

Préambule

Océan Pacifique 1968. Quelque part entre le Mexique et l'Alaska

Bernard DELEMOTTE

Baoum !... Baoum !... Baoum !... Baoum !...

Je ne vois rien, mais j'entends... Qu'est-ce?... D'énormes coups de bouterre résonnent dans ma poitrine ? Est-ce possible que mon cœur frappe aussi fort ? Peu importe, mais où suis-je?... Mes yeux sont grands ouverts et tout est noir... Quelque chose de lisse glisse sur le côté gauche de mon visage. Mes oreilles décompressent... Ça descend, nous sommes en pleine immersion. Des images fantastiques me reviennent : j'entends un bruit énorme de succion, tellement géant qu'il couvre tout ce qui nous entoure ! Dans le même instant, à trois mètres au-dessus de nous, la masse noire de la baleine nous surplombe. À ce moment, une seule pensée traverse mon esprit « C'était si bien ! Dommage ! Maintenant c'est fini, bien fini ! ». La descente continue, mes oreilles en sont témoins. J'analyse encore que nous venons de recevoir quelque trente tonnes sur la tête et que c'eût dû être notre fin. Incroyable, je suis toujours en vie ! À cette prise de conscience, mon instinct de conservation bouscule l'alléance à la fatalité, et mon cerveau reprend aussitôt les commandes. J'avais pourtant complètement occulté la nécessité de respirer, mais en une fraction de seconde, elle redevient

impérative. Vite, vite, je dois remonter. J'esquisse alors un mouvement de nage pour sortir de mon inconfortable position et quitter cette nuit, et cette mouvance glissante qui continue de s'appuyer si lourdement sur moi. Rien ne bouge, mes membres sont immobilisés, bloqués. Une révolte intérieure monte alors en moi. Comment, je viens de subir un choc terrible auquel je ne pensais pas survivre mais je suis bien vivant et je vais y rester parce que je suis incapable de bouger ? La colère monte encore en moi. Après un effort de concentration, j'analyse que je suis allongé, au fond du zodiac, de tout mon long sur le dos. J'essaie alors de toutes mes forces de me ramasser sur moi-même pour tenter de repousser ce qui me coince et m'écrase. Rien n'y fait. C'est l'ébullition dans ma tête. Je ne sais plus quoi faire, mais mon instinct refuse d'abandonner. Je tente des mouvements en tous sens. Cette immobilisation devient interminable. Le besoin d'air se fait de plus en plus pressant. Je suis sur le point de suffoquer quand, soudain, après une longue glissade, j'aperçois enfin la lumière du jour. Je bouge ! Je bouge ! Je peux enfin nager, mais la surface semble tellement haute. Je la situe environ à quinze mètres, peut-être plus. C'est haut pour quelqu'un qui a besoin d'air. L'envie de respirer se fait aussitôt insupportable. Je commence à « pomper l'eau » de mes deux bras. C'est haut, très haut. Parka, walkie-talkie, appareil photo et jumelles pendus à mon cou, ne facilitent en rien ma remontée. J'ai l'impression de ne pas progresser. Je n'en peux plus. Dans ma tête, c'est la guerre. « Tu n'y arriveras jamais, laisse tomber. » Je regarde vers la surface... Peut-être est-ce la dernière fois... Mais à ma grande surprise, j'ai bien progressé, « n'abandonne pas, tu y es presque ! » Dans une brasse, ultime, je perce enfin la surface. Hhhaaaaaa !! L'air s'engouffre dans mes poumons, tel un ouragan. Je ne savais pas qu'en si peu de temps, je pouvais en mettre autant.

En un bref tour d'horizon, je situe le zodiac. Il flotte lamentablement ventre en l'air à une dizaine de mètres de moi. Dans le même instant, j'entends quelqu'un qui crie, « Ma jambe ! Ma jambe ! ! » Alors, et seulement, je me souviens de mes compagnons. Que leur est-il arrivé ? J'aperçois enfin Bébert. Il se débat lui aussi, avec sa parka, dans un crawl pathétique. Depuis combien de temps nage-t-il pour nous rejoindre ? Il est encore à plus de vingt mètres de moi car il a probablement été éjecté au moment du choc. Entre-temps je suis arrivé au zodiac, et c'est à ce moment que je vois Yves. C'est lui qui se plaint de sa jambe. Il est accroché à l'une des poignées du flotteur encore gonflé et cramponne sa caméra qu'il ne lâcherait pour rien au monde. Tout en essayant de le rassurer de la voix, je me hisse le plus rapidement possible sur le dos du zodiac, « Tiens bon, tiens bon, j'arrive... » Ma voix tente d'être rassurante, mais sans vraiment y parvenir car la dernière image qui me revient est effrayante : Yves est en train de glisser à l'eau, caméra au poing

et ses deux jambes sont encore sur le boudin de l'embarcation, quand la baleine et ses quelque trente tonnes s'abat sur nous. Bien campé sur la plate-forme improvisée du zodiac ventre en l'air, je hisse délicatement Yves qui continue de se plaindre « Oh ma jambe ! Ma jambe ». Mes yeux sont rivés sur ses jambes qui émergent doucement de l'eau. Qu'allais-je découvrir ? Une jambe pendante, uniquement retenue par le néoprène de sa combinaison de plongée. Horreur ! Tout est figé en moi, seuls mes bras continuent de hisser mon compagnon. Ça y est, il est presque à bord. Je regarde comme fasciné en direction de ses jambes. Bougent-elles ?... Oui ! Il les bouge ! Ouf ! Je me liquéfie de soulagement. Pendant ce temps, Bébert est enfin arrivé jusqu'à nous. À son tour, je l'aide à se hisser sur le dos du zodiac. Nous, nous regardons mais n'échangeons que peu de mots. Seules des questions qui sont aussi des réponses nous viennent, « Ça va ? ça va !... ça va ? ça va !... » Nous sommes entiers, mais tout autour de nous, la surface de la mer est jonchée d'épaves dont nombre de morceaux sont ceux du plancher brisé. À quelques mètres flotte un objet rouge que j'identifie comme étant la nourrice d'essence du moteur hors-bord. Je me remets à l'eau pour la récupérer mais elle est toujours attachée sous l'embarcation. Son flexible d'alimentation est toujours connecté et, laisse à penser que le moteur est encore là-dessous. Je la déconnecte et la passe à Bébert. Je vois alors ses yeux s'agrandir, il s'exclame « Regarde ! »... La nourrice a diminué de moitié. Je n'en reviens pas. La nourrice d'essence ne fait plus que la moitié de sa hauteur. À cet instant, je réalise que j'étais moi-même coincé avec elle, sous la baleine. Aplatie au fond du zodiac, la nourrice a fait office de cale et m'a très certainement évité d'être plus écrasé que je ne l'ai été. Le silence retombe. Sans concertation chacun de nous cherche du regard la Calypso. Le fidèle bateau n'est plus qu'à quelques centaines de mètres, et progresse vers nous, avec prudence.

Pendant toute cette opération, Calypso nous suivait à environ un demi-mille de distance, surveillant nos tentatives acrobatiques pour filmer enfin une baleine-Grise, de face. Ce plan manquait encore pour compléter notre document sur la migration des baleines-Grisés, en route-retour vers l'océan Arctique. En effet jusqu'à présent, toutes nos tentatives avaient échoué car dès notre arrivée dans l'eau, cet animal énorme, malgré sa puissance et sa taille, déviait avec délicatesse sa course pour éviter de bousculer ce « moustique nageur » que nous représentions pour lui. Nous frôlant parfois, mais ne présentant au mieux à la caméra que son profil trois-quarts arrière.

Calypso longe notre radeau d'infortune, l'effleurant de sa coque, et nous accoste finalement, sur son tribord arrière. L'équipage entier est agglutiné le long du plat-bord. On nous lance une amarre que nous saisissons avec avidité. Tous les copains, sont là. Ils sont pâles comme des linges et nous

scrutent avec de grands yeux, cherchant à voir dans quel état nous pouvons bien être car ils ont tout vu, eux. Ils suivent l'épopée depuis le début. La course folle du zodiac sur les vagues pour rattraper et tenter de dépasser cette baleine qui file bon train vers le grand-nord, pressée quelle est de retrouver après plusieurs mois de disette, les eaux riches de l'Arctique. Ils ont aussi vu la baleine jaillir hors de l'eau, et surtout, l'énorme gerbe d'eau : un splash, comme seule une telle masse peut en faire jaillir. La quantité d'écume était si importante que rien n'a été visible en surface pendant un long moment. Puis l'écume s'est dissipée mais, rien de plus n'est apparu à la surface. La mer est vide. Aucune trace, aucune présence sur la mer. Aucun autre mouvement que celui des vagues et d'un clapot bien établi... Rien !... Plus de baleine, plus de zodiac et surtout aucune trace des hommes. Rien, rien, rien !... Après d'interminables secondes, une tête émergea enfin. Un homme qui se débat plus qu'il ne nage. Puis une autre, reconnaissable à sa combinaison, le plongeur, et soudain, le zodiac qui jaillit hors de l'eau, tel un obus, avant de retomber quille en l'air... Mais de troisième homme, point. D'autres interminables secondes s'égrènent encore, avant qu'une troisième tête ne fasse enfin surface. Tout ce suspense, ils l'ont vécu, comme nous, respiration bloquée... presque en apnée, mais si grande fût leur émotion qu'ils sont encore blancs... livides.

La récupération des reliefs du naufrage commence aussitôt. Au fur et à mesure de la remontée du matériel, nous retrouvons tous trois la parole et devenons soudain très volubiles. À chaque nouveau morceau hissé à bord, des commentaires en tous genres fusent. Du plancher de l'embarcation, il ne reste rien sinon quelques bûchettes. Le moteur pend sous le zodiac, manche de direction brisé, retenu uniquement par son bout de sécurité. Le tableau porteur du moteur est arraché des boudins. Si l'un d'eux est encore bien gonflé, l'autre boudin est ouvert sur toute sa longueur par une large déchirure et pendouille lamentablement, flasque et sans forme. C'est la nourrice d'essence qui est l'attraction du moment. Tous sont ahuris par la transformation qu'elle a subie. Transformation digne des têtes Jivaros, tellement elle a rétréci. Indifférents à nos spéculations, les mécaniciens se saisissent du moteur qu'ils plongent aussitôt dans un fût d'eau douce. Dans une heure le moteur sera entièrement désossé et dès demain matin, il réarmera une nouvelle embarcation. Pour nous, une bonne douche bien chaude aura finalement raison de notre fébrilité. Puis comme si de rien n'était, nous réintégrons l'activité du bord. Le reste de la journée se passa sans autre incident, et au mieux pour nous trois.

Vers 18 h 00, Calypso a repris sa route vers le sud-est. L'événement n'a déjà guère plus d'importance qu'un fait divers. D'ailleurs en passerelle, avec

quelques compagnons, nous en discutons le plus tranquillement du monde. C'était cependant, sans compter avec l'impact émotionnel, que nous avons subi à notre insu.

Alors que le soleil passait doucement sous l'horizon, au moment précis où la nuit envahit l'espace, un irrésistible tremblement gagna mon corps tout entier. J'essayais de réprimer ces secousses, qui sans raison ébranlaient tout mon être, mais en vain. Je me sentais un peu idiot quand soudain je vis que mes deux compagnons d'infortune n'étaient pas non plus épargnés par le phénomène. Eux aussi étaient vigoureusement secoués de tremblements, et toute résistance semblait inutile. Au mieux, nous ne pouvions que tempérer l'amplitude des secousses. Ce n'est qu'après de longues minutes, et aussi soudainement qu'ils étaient apparus, que les tremblements cessèrent. Cette minute ou minute et demie, avait suffi à me faire revivre le film, entier, de cet extraordinaire voyage sous le ventre de la baleine.

Aujourd'hui pourtant, une question me taraude encore l'esprit : dans cette plongée, corps à corps, avec la Baleine, était-ce bien mon cœur, qui résonnait si fort dans ma poitrine ?

Préfaces

O n a longtemps considéré que le cœur ne constituait pas un organe « cible » dans les problématiques médicales liées aux expositions subaquatiques et hyperbares.

Depuis plusieurs années, on constate au contraire qu'il joue un rôle déterminant dans différents processus adaptatifs et physiopathogéniques dans ce domaine.

Le foramen ovale perméable est par exemple impliqué dans la survenue des accidents de désaturation. La composante cardiogénique est documentée dans les œdèmes pulmonaires d'immersion. Des syncopes d'origine cardiaque sont suspectées lors de la pratique de l'apnée. Par ailleurs, les causes de mortalité en plongée imputables à une origine cardiaque semblent être largement sous-estimées.

La prise en compte de la dimension cardio-vasculaire apparaît donc comme essentielle dans l'évaluation clinique initiale ou révisionnelle des plongeurs subaquatiques, mais également dans le cadre de la détermination des conditions de reprise de la plongée sous-marine après un accident.

Aucune publication scientifique de grande ampleur n'avait été éditée en langue française dans ce domaine jusqu'à ce jour. Aujourd'hui, ce manque est enfin comblé avec cet ouvrage qui intègre la participation de nombreux membres de la Société de physiologie et de médecine subaquatiques et hyperbares de langue française (« MEDSUBHYP »).

Il faut rendre hommage au dynamisme et à la persévérance du Dr Vincent Lafay qui a su motiver les différents auteurs, coordonner leurs écrits et assurer la mise en page de cet ouvrage. Il me semble également important

de remercier Vincent Lafay et l'ensemble des auteurs qui ont souhaité que les droits d'auteurs soient reversés à MEDSUBHYP pour participer au financement des bourses de recherche.

L'ouvrage est bien sûr destiné à tous ceux qui s'intéressent à la médecine subaquatique et hyperbare, en particulier tous les praticiens en charge de plongeurs professionnels ou de loisirs ou bien ceux ayant une activité de médecine du sport, de cardiologie, ou toute autre activité en lien avec la plongée sous-marine.

Dr Jean-Éric BLATTEAU

Professeur agrégé du Val-de-Grâce

Consultant national de médecine de la plongée appliquée aux armées

Chef du service de Médecine hyperbare et d'expertises plongée

Hôpital d'Instruction des Armées Sainte-Anne

Président de la Société de physiologie et de médecine subaquatiques
et hyperbares de langue française



S'il est un milieu dit « extrême », c'est bien celui de l'exposition subaquatique et hyperbare.

Extrême pour le pratiquant mais aussi pour le médecin, car nécessitant des connaissances particulières aux frontières de la physique, de la physiologie et de la physiopathologie de l'exercice.

De ce fait, la plongée, ou plutôt les plongées tant les pratiques sont diverses, ont toujours été situées à part dans la médecine du sport. L'évolution dans cet environnement si particulier rend toute erreur d'appréciation médicale potentiellement dramatique, même pour une pathologie « bénigne » sur le plancher des vaches.

Les connaissances sur la pratique de ces sports avec une pathologie cardiovasculaire restent limitées, surtout du fait de l'exploration difficile dans un tel milieu. Vincent Lafay a été en ce sens un précurseur et un moteur, avec l'aide du Club des Cardiologues du Sport, dont il est membre depuis longtemps. En réalisant plusieurs études, et en adaptant des enregistreurs à ce milieu, il a contribué à des avancées fondamentales et pratiques pour tous les cardiologues et tous les médecins du sport.

Le Club des Cardiologues du Sport le remercie pour son implication et sera toujours derrière lui pour de nouvelles aventures.

Dr Stéphane DOUTRELEAU

Président du Club des Cardiologues du Sport
Responsable de l'unité « Sports et Pathologies »
CHU Grenoble

